HAL
open science

L'engagement d'un historien du discours : un trajet critique autour de Michel Pêcheux

Jacques Guilhaumou

▶ **To cite this version:**

Jacques Guilhaumou. L'engagement d'un historien du discours : un trajet critique autour de Michel Pêcheux. Do Nascimento, Lucas. Análise do discurso : da teoria ao ensino de Língua Portuguesa, NEA Editores, pp.110-141, 2017. halshs-02549168

HAL Id: halshs-02549168

https://shs.hal.science/halshs-02549168v1

Submitted on 21 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques GUILHAUMOU
CNRS – ENS/LSH

Jacques Guilhaumou

L'engagement d'un historien du discours : Un trajet critique autour de Michel Pêcheux

« L'engagement d'un historien du discours : Un trajet critique autour de Michel Pêcheux », Nascimento Lucas do. (Org.). *Análise do Discurso: da teoria ao ensino de Língua Portuguesa*. 1. ed. Saarbrücken, Alemanha: NEA Editores, 2017. pp. 110-141.

Note préalable

Au cours de sa présentation détaillée de l'itinéraire intellectuel de Michel Pêcheux (1990), Denise Maldidier précise que l'intervention de ce philosophe, au colloque de Mexico sur « Le discours politique : théorie et pratique » (Toledo éd., 1980) de novembre 1977, avait singulièrement enrichi la confrontation, au sein même des courants marxistes, entre des sociolinguistes, Jean-Baptiste Marcellesi et Louis Guespin d'une part, et des historiens du discours, en l'occurrence Régine Robin et moi-même d'autre part. Il s'agissait alors pour Michel Pêcheux de réévaluer le concept de formation discursive, formulé antérieurement, en vue d'éviter le piège de l'emprise toujours plus forte de l'idéologie dominante.

En dernière année de doctorat – la soutenance de notre thèse de 3ème cycle date de juin 1978 -, nous avons été fortement marqué par cette rencontre, et les débats qu'elle a suscités. Le hasard a bien fait les choses, puisque nous avons été sollicité au dernier moment, alors jeune doctorant, pour « remplacer » Jean-Pierre Faye, malade, à la tribune du colloque. De fait, dès notre retour en France, nous rédigeons un texte, demeuré inédit, dont nous proposons ici même la publication. Ce texte examine les propositions de Michel Pêcheux au regard de nos préoccupations propres d'historien du discours, il marque leur impact décisif sur nos premiers travaux. Il constitue aussi le complément indispensable à la compréhension de notre récente intervention sur « Les historiens du discours et la notion de formation discursive. Récit d'une transvaluation immanente », dont une traduction en portugais est en cours.

Avant sa brusque disparition, Denise Maldidier insistait souvent sur la nécessité de considérer l'analyse de discours certes comme une discipline interprétative, donc ouverte en permanence, mais aussi de l'étudier à travers les textes qui en constituent l'histoire, aussi divers soient-ils. C'est à ce titre que nous proposons ce texte significatif, nous semble-t-il de la première « crise » de l'analyse de discours à la fin des années 1970, et du rôle décisif que Michel Pêcheux y joue.

D'autant que ce texte inaugure, dans notre trajet de recherche, une interrogation critique sur l'analyse de discours jamais démentie, et désormais menée de concert avec Denise Maldidier : sa première présentation au lecteur s'est faite dans un article intitulé « Courte critique pour une longue histoire. L'analyse de discours ou les (mal)leurres de l'analogie » et significativement publié dans une jeune revue marxiste, *Dialectiques* en 1979.
Par ailleurs, de ce texte issu de la découverte d'un débat théorique par un jeune chercheur nous retiendrons bien sûr l'apport décisif de la réflexion marxiste. En quelque sorte il s'y manifeste une ouverture, jamais démenti, de nos recherches, encore une fois grâce à Louis Althusser et Michel Pêcheux, à la connaissance de la matérialité des textes, et à la prise en compte d'une politique d'émancipation sociale inscrite dans l'horizon d'une tradition marxiste, certes singulièrement historicisée depuis lors.
Pour faciliter la compréhension de ce texte, écrit en janvier 1978, nous y ajoutons quelques considérations en note sous l'indication note de l'auteur. Ce qui nous a également permis d'actualiser partiellement la bibliographie en fin d'article.

*

Qui pourrait douter aujourd'hui de la « valeur de vérité » de l'analyse de discours ? Et pourtant une lecture plus approfondie des principaux travaux en ce domaine provoque, dans l'entrecroisement des polémiques, une sensation de vertige. A l'écart des routes pacifiées, le chemin emprunté par les analystes du discours frôle des précipices qui ont nom, idéalisme, panlangagisme, positivisme, formalisme, réformisme, historicisme. C'est dire que toute présentation, même succincte, de l'analyse de discours dans la conjoncture actuelle nécessité une réflexion sur ses enjeux contradictoires, donc une lecture de ce qui s'apparente à une crise dans ses effets : scepticisme et morosité[1].

I – L'école française d'analyse de discours.

Le terme de sociolinguistique rend compte très partiellement des recherches linguistiques sur le discours politique dans le domaine français. Une autre désignation, celle d'école française d'analyse de discours, s'avère plus représentative, dans la mesure où elle est symptomatique d'une ambiguïté

[1] Notre intervention au colloque de Mexico s'en est tenue volontairement à une présentation concrète des orientations récentes en matière de travaux sur les discours politiques du XXème siècle, principalement les analyses des communicologues sur le vocabulaire des présidents de la République française (De Gaulle, Giscard, Mitterrand), l'ample étude de Jean-Pierre Faye sur les narrations totalitaires au sein du discours nazi, et enfin les travaux des sociolinguistes sur le discours du Parti Communiste Français. A chaque allusion dans le présent texte à ses travaux, nous renvoyons le lecteur, pour de plus amples informations, à notre texte publié dans les actes du colloque de Mexico, p. 119-145, et également dans la version française originale (1978).

initiale de l'analyse de discours : une telle dénomination suppose, en effet, à la fois d'énoncer les spécificités d'une « école », mais aussi d'interroger sa place sur la scène universitaire[2].

1- La démarche d'ensemble.

L'analyse de discours en France a pour origine la « méthode d'analyse d'énoncés » du linguiste américain Zellig S. Harris (1952) que des chercheurs français reprennent dans les années 1960, en la systématisant dans un ensemble de procédures techniques. C'est alors que l'habitude est prise par les linguistes de parler d'analyse d'énoncé pour désigner l'étude transphrastique des environnements de certaines unités lexicales. Ainsi l'analyse d'énoncé reconstitue, à l'aide de règles d'équivalence grammaticale, les relations d'équivalence entre phrases, et permet la lecture simultanée de la totalité des prédicats d'une ou plusieurs unités lexicales. Par la suite, l'analyse de discours a intégré, dans sa « boîte à outils », des éléments d'analyse énonciative et rhétorique en vue de rendre compte d'autres aspects de la matérialité du texte que les seuls effets de sens[3].

En parlant de processus discursifs, les analystes du discours délimitent un fait relativement autonome : la narration engendrée par un processus précis de production et référée à des conditions de productions déterminées. Ils retrouvent les préoccupations de Michel Foucault (1969) en matière de formations discursives[4]. Ainsi très tôt, aux linguistes s'associent des philosophes et des historiens, attirés par la possibilité d'associer à un tel questionnement discursif de nouvelles procédures d'analyse des textes.

L'analyse de discours s'installe donc sur le terrain de l'interdisciplinarité. Pour les uns, il faut s'interroger sur les implications positivistes et les limites interprétatives de sa démarche ; pour d'autres, on doit aller au-delà de l'analogie posée a priori entre le narratif et le social. A vrai dire, dès leurs premiers travaux, les analystes du discours évitent de s'en tenir à un simple rapport d'application des méthodes linguistiques aux textes politiques. Ils soulèvent en effet une question décisive : qu'en est-il des modalités d'insertion du fait discursif dans la réalité sociale ? Ils posent aussi le problème du bien fondé de

---

[2] [Note de l'auteur] La dénomination d'école française d'analyse de discours a été reprise par Dominique Maingueneau pour désigner le courant dominant de l'analyse de discours en France dans les années 1960 et 1970 (voir Chareaudeau, Maingueneau, 2002). Dans la présente réflexion, son statut est purement transitoire.

[3] Jusqu'à l'effet de récit inclus, que nous abordons dans la suite de notre propos, avec les travaux pionniers de Jean-Pierre Faye.

[4] [Note de l'auteur] Présentement, la référence à Michel Foucault est plus critique que constructive, compte tenu de sa distance supposée au marxisme. Il faut attendre les années 1980 pour que l'apport de Michel Foucault à l'analyse de discours soit évaluée dans toute son ampleur, du moins chez les historiens du discours.

l'interdisciplinarité conçue comme un lieu où les rôles se distribueraient selon les places assignées par la scène universitaire.
Ainsi l'historien prend ses précautions en marquant les limites interprétatives de l'investigation linguistique de la façon suivante : « Ce que l'historien demande au linguiste est très circonscrit, et par là même risque d'être pris au sérieux. Il ne lui demande en aucune façon la fonction d'une idéologie que seule la mise en rapport de l'idéologie à la formation sociale dans son ensemble et au rôle que joue cette idéologie quant à la reproduction des rapports sociaux permet d'élucider » (Robin, 1973, 15). En affirmant la nécessité de « changer de terrain », l'historien du discours a balisé ses avancées théoriques dans le champ de la théorie marxiste des idéologies. Mais il ne s'agit pas pour autant d'investir l'historien universitaire du rôle de déchiffreur des « énigmes textuelles », préalablement « mises à plat » par le linguiste.

2 – *La notion de conditions de production : un paradoxisme ?*

L'analyse de discours tend de plus en plus à se démarquer des recherches sur le discours politique inscrites dans le champ de la communication, tout du moins telles qu'elles apparaissent sous la plume des communicologues[5]. A l'encontre de la tradition de Saussure qui introduit une rupture avec la conception naturaliste du signe, par l'insistance sur les notions de valeur et d'arbitraire du signe, le communicologue présuppose que le sujet parlant (en général l'homme de gouvernement) émet un message dont il peut modifier à souhait la stratégie persuasive, soit en choisissant la forme exprimant tel signifié – ce qui induit une rhétorique de l'efficacité - , soit, à l'inverse, en donnant un signifié à une forme, au titre de la possibilité d'une rhétorique du vrai. Il confond de même situation de communication et conditions de production.
La situation de communication recouvre un lieu institutionnel qui donne au texte son thème, son genre et son registre, donc où l'acte de parole s'investit dans des rôles plus ou moins consciemment désignés, comme sur un « théâtre des mots ». L'analyste de discours réfère plus avant une telle variable subjective à l'effet des rapports de place où s'investissent les sujets parlants. La notion de conditions de production peut donc compte à la fois de ces rapports de place, et des sujets qui s'y investissent : elle prend en compte la matérialité même du discours.
Dans cette perspective, Michel Pêcheux, Régine Robin et moi-même, nous avons repris les positions théoriques d'Althusser (1970) sur l'effet sujet dans les Appareils idéologiques d'Etat. Sujet dédoublé, l'individu interpellé par l'idéologie, méconnaît les déterminations qui l'ont mis à sa place et se reconnaît dans des rôles réels/imaginaires au sein de l'intersubjectivité. Perspective

[5] [Note de l'auteur] Dans les années 1970, les travaux sur la communication politique demeurent liés à la théorie de l'information. A partir des années 1980, le paysage change en ce domaine, par la multiplication des travaux sur l'analyse des discours médiatiques, publicitaires et politiques selon un horizon théorique diversifié. Voir Charaudeau, Maingueneau, 2002.

théorique qui se donne pour objet les pratiques discursives dans le tout complexe à dominante des Appareils hégémoniques, et qui désigne quelques éléments conceptuels, avant tout la notion de formation discursive, dans les termes suivants :

« On parlera de formation idéologique pour caractériser un élément susceptible d'intervenir, comme une force confrontée à d'autres forces, dans la conjoncture idéologique caractéristique d'une formation sociale, en un moment donné ; chaque formation idéologique constitue ainsi un ensemble complexe d'attitudes et de représentations qui se rapportent plus ou moins directement à des positions de classe. Les formations idéologiques ainsi définies comportent nécessairement, comme une de leurs composantes, une ou plusieurs formations discursives interreliées qui déterminent ce qui peut et doit être dit à partir d'une position donnée dans une conjoncture donnée » (Haroche, Henry, Pêcheux, 1971).

Cependant, les autres analystes du discours présents à Mexico définissent plutôt le discours politique comme un « discours tenu pour l'hégémonie par un intellectuel collectif » (Marcellesi). Le discours politique est ainsi perçu comme un lieu conflictuel constitué par la reproduction/transformation des rapports sociaux, là où un groupe social prend allure d'intellectuel collectif. La notion d'individuation délimite alors les modalités de la relation entre l'efficace de la base linguistique (le français national) et l'efficace de la lutte des classes[6], selon une dialectique de l'unité et de la diversité discursives. Ainsi « on entendra par individuation l'ensemble des processus par lesquels un groupe social acquiert un certain nombre de particularités de discours qui peuvent permettre de reconnaître, sauf masquage et simulation, un membre de ce groupe » (Gardin, Marcellesi, 1974, 233). Cette seconde perspective se veut tout aussi marxiste, mais privilégie le point de vue empirique du social dans la linguistique, sous la forme d'une linguistique sociale.

Pour notre part, nous retirons de ce débat l'idée qu'en dépit de la référence à une tradition marxiste non unifiée, la question de départ est la même pour tous : comment penser la situation d'intériorité/extériorité de discours par rapport à son environnement social ? Pour les « théoriciens » du discours comme pour les « praticiens » de la linguistique sociale, le discursif s'investit dans une pratique réglée par un extérieur spécifique ; l'Appareil d'Etat au sens large (c'est-à-dire les appareils de gouvernement de la société politique, et l'appareil éducatif, culturel d'hégémonie de la société civile) et son support les couches sociales hégémoniques. Cet extérieur spécifique, c'est le déjà-là de la lutte des classes, l'efficace d'une formation sociale traversée par des contradictions, des antagonismes, des conflits. Ainsi le discursif procède de l'idéologique sans le

[6] La référence fondamentale en ce domaine est l'ouvrage de Renée Balibar et Dominique Laporte (1974), dont nous avons souligné l'apport marxiste dans un compte-rendu (*Cahiers de l'Institut Maurice Thorez*, N°15, 1976). [Note de l'auteur] Sur l'importance des travaux de Renée Balibar dans nos recherches sur la langue politique pendant la Révolution française, voir Guilhaumou (2001b).

recouvrir. Un tel rapport d'implication s'inverse si l'on interroge la matérialité même du discours, sa valeur imaginaire, son intérieur spécifique.
En première approximation, nous pouvons dire que le concept de processus discursifs, sous lequel nous pensons l'expression de conditions de production, renvoie conjointement :

- à un extérieur spécifique : l'Appareil hégémonique référé aux positions idéologiques de classe et à la base linguistique constitutives de la reproduction/transformation d'une formation sociale ;
- à un intérieur spécifique : les processus réels/imaginaires qui mettent en acte, par réfraction, le référent idéologique au sein d'un tout complexe à dominante des formations sociales/discursives.

Si l'on s'en tient à ce premier constat, l'argumentation de l'analyste de discours paraît s'investir, en égrenant les couples unité/diversité, genre/espèce, partie/tout, extérieur/intérieur, etc., dans une configuration rhétorique transgressive : le paradoxisme. Le paradoxisme, ou alliance de termes antithétiques, est ici la tentative, toujours répétée, de transgresser l'irréductible opposition entre l'extérieur et l'intérieur. Les critiques actuelles de l'analyse de discours prennent appui sur ce constat paradoxal et provisoire ; elles permettent alors de questionner un non-dit d'une analyse de discours réduite à sa scientificité, de mesurer les effets de neutralisation et de dénégation du politique sur la scène universitaire. Si nous souhaitons que le lecteur nous suive dans ce détour critique, c'est avec l'idée que la figure du paradoxisme apparaîtra comme significative de l'absence relative d'une catégorie centrale de la dialectique matérialiste, celle de contradiction[7].

II – Le discursif, le scientifique et le politique.

« Nous pouvons avancer la proposition suivante : la philosophie serait la politique continuée d'une certaine manière, dans un certain domaine à propos d'une certaine réalité. La philosophie représenterait la politique dans le domaine de la théorie, pour être plus précis auprès des sciences, et vice-versa la philosophie représenterait la scientificité dans la politique auprès des classes engagées dans la lutte des classes »

[7] [Note de l'auteur] Actuellement, à la tradition du marxisme orthodoxe, qui considère qu'il existe une philosophie marxiste stable par le fait des catégories du matérialisme dialectique, on oppose une tradition marxiste historicisée, y compris dans les questions philosophiques, mais où se conserve d'autant le principe de « la contradiction réelle » comme pierre de touche du la dialectique marxiste, ce qui induit une attention toute particulière pour le processus. Voir Balibar (1993).

Louis Althusser (1969, 54) dégage ici, à propos du léninisme[8], une pratique de démarcation qui peut inspirer nos critiques sur l'en-deçà de l'analyse de discours, son rapport non-dit au politique. Mais peut-on vraiment parler de philosophies spontanées dans le domaine de l'analyse de discours ? Comment des positions philosophiques, effets de la domination idéologique, y informent la politique – le point de vue de la lutte des classes – d'une part, le scientifique –en l'occurrence le linguistique – d'autre part ? Il s'agit bien de mettre à jour des formes idéologiques relevant d'une certaine vision du politique et des garanties de scientificité. Interpellation originale dans la mesure où elle n'argumente pas d'emblée sur la validité heuristique de tel ou tel concept, mais suscite une prise de parti relatif à certains effets de dénégation/neutralisation au sein même de la pratique d'analyse de discours.

1- Critique à deux voix.

Dans les débats à Mexico, Michel Pêcheux s'interroge souvent sur le sens conféré à l'expression « école française d'analyse de discours » en tant que nouveau domaine de recherche universitaire. Le problème essentiel porte ici sur le rapport entre la pratique politique et la pratique universitaire. Avec l'analyse de discours telle qu'elle se présente à la fin des années 1970 ne prend-t-on pas le risque de promouvoir, sur le terrain du langage, une dialectique universelle ayant la propriété, spécifiquement universitaire, de produire sa propre matière ?
De cette première voix critique, nous retiendrons un questionnement extrême : l'analyse de discours ne serait-elle pas en fin de compte la simple rumination, à travers des discours de cohérence, d'une pratique de dénégation de sa propre place dans le champ du politique ? Ainsi se précise l'actualité d'une crise de l'analyse de discours du côté d'un non-dit de la politique.
Une autre voix, celle du linguiste Pierre Kuentz, s'exprime au même moment dans des termes qui résonnent singulièrement avec les remarques de Michel Pêcheux.
Dans un premier temps, il précise que « l'idée que la linguistique moderne s'achèvera dans une méthode d'analyse des discours accompagne les premiers pas de cette discipline. Depuis Saussure, l'imminence de cet avènement n'a cessé d'être proclamé »[9] . Puis il ajoute que « le maintien de cette promesse et son maintien à l'état de promesse peuvent conduire à s'interroger sur la fonction d'un mécanisme de différence qui assure la constante répétition du geste par

[8] Nous avons été sensibilisé à cette philosophie dès 1972, année de notre licence durant laquelle nous avons suivi un cours sur « matérialisme et empiriocriticisme », l'œuvre philosophique majeure de Lénine.

[9] [Note de l'auteur] La publication très récente (2002) des manuscrits inédits de Saussure, sous le titre *Ecrits de linguistique générale*, confirme la remarque de Kuentz. Ainsi une *Note sur le discours* précise que « la langue n'est crée qu'en vue du discours » et pose la question « Qu'est ce qui, à un certain moment, permet de dire que la langue entre en action comme discours ? », considérant ainsi qu'il faut élucider ce qu'il en est de l'extériorité du discours pour en comprendre l'intériorité en acte.

lequel cette naissance est à la fois annoncée et retardée. Ne s'agirait-il pas alors de poser ainsi, sous la forme d'un mirage, un horizon illusoire dont on peut se demander s'il n'est pas nécessaire à la linguistique pour assurer sa spécificité ? » (1970, p. 112). En d'autres termes, le risque est permanent de faire abstraction, dans la démarche de l'analyse de discours, des conditions pratiques du discours du linguiste analyste lui-même. Critique radicale qui renvoie aussi au problème de la constitution du corpus d'analyse, que nous n'abordons pas présentement[10].

2- Cheminements

Les voix critiques du philosophe et du linguiste s'associent donc pour légitimer des rectifications du cadre théorique de l'analyse de discours.

a- Plaidoyer pour l'acceptabilité .

Claude Désirat et Tristan Hordé (1977) dénoncent, dans la lignée des réflexions de Pierre Kuentz, le faux objectivisme de l'analyse de discours. Ils explicitent une série d'effets de neutralisation propre à ce nouvelle pratique universitaire : en amont, dans l'oubli des lieux contradictoires et mouvant d'émission des énoncés ; en aval, dans l'oubli des effets de lecture et l'influence en retour du texte sur lui-même. A vouloir un trop plein de scientificité, on risque donc de perdre en chemin la réfraction du discours sur ses conditions de production à la fois par effet fondateur et par effet de reconstruction de la matérialité discursive. Ce cheminement critique s'inspire très explicitement des travaux de Jean-Pierre Faye (1972) sur la narrativité politique. Partant du constat que le « procès des récits idéologiques » n'est pas simplement ce qui énonce l'action rapportée, mais aussi ce qui produit l'action qui se fait[11], Jean-Pierre Faye construit – avec le matériel des langages politiques allemands d'extrême droite pendant la République de Weimar – un modèle de l'effet de récit dans l'histoire. Une stratégie de langage particulièrement complexe explique alors le pourquoi de l'acceptabilité de la solution nazie dans la réalité langagière allemande.
Claude Désirat et Tristan Hordé (1977) en déduisent la formule programmatique suivante : « il faudra bien un jour s'apercevoir que la notion d'acceptabilité appartient au champ discursif ». Ainsi la démarche d'analyse de discours n'est

[10] [Note de l'auteur] Cette étude n'aborde donc pas la question, pourtant centrale, du corpus, qui permet, plus que toute autre, de restituer les moments de l'histoire de l'analyse de discours. Voir sur ce point notre article, « Le corpus en analyse de discours. Perspective historique » (2002) qui reprend, du moins dans la première partie, des formulations sur cette question élaborée à la fin des années 1970.

[11] [Note de l'auteur] Nous n'avions pas connaissance, à l'époque, des formulations proches de Quentin Skinner qui a récemment publié (2002) l'ensemble de ses interventions méthodologiques en la matière, et en appui de ses études historiques mondialement connues. Le rapprochement entre les historiens français du discours et l'histoire anglophone des concepts s'est faite tardivement. A ce propos, voir notre étude sur « De l'histoire des concepts à l'histoire linguistique des usages conceptuels » (2000).

pas remise en cause dans son intégralité, mais elle est repensée sur un terrain alors encore fort imprécis, celui de l'efficace du discours. Il est alors moins question de théorie du discours que de *théorie du discours comme effet*.

b- Des philosophies spontanées de la linguistique à la catégorie de contradiction.

Pour Michel Pêcheux (1975), le premier travail critique consiste à énumérer les philosophies spontanées de la linguistique qui prennent position en son nom sur le terrain politique. L'aspect formel de l'analyse de discours procède essentiellement d'un courant logico-formaliste : l'analyse d'énoncé présuppose la représentation de la langue, et de son efficace le discours, dans les seuls termes d'un fonctionnement linguistique. Mais ce premier courant, de nature néo-positiviste, demeure dominé par l'approche empirique du « changement social dans l'histoire ». Certes, en ce cas, l'articulation du fait discursif au fait social s'avère nécessaire, mais selon dans les seuls termes du progrès social.
On pose d'abord l'existence des classes sociales comme réalité antérieure à la lutte des classes, puis on situe le discursif à la confluence du social et du linguistique, en y installant à mi-chemin la lutte des classes. Il s'avère alors difficile de mettre en œuvre, dans ce cadre de pensée, la catégorie marxiste de contradiction, et la notion de processus qui la concrétise. Et c'est toute l'originalité de Michel Pêcheux d'avoir redéfini ce qu'il en est d'une théorie du discours[12], en faisant jouer le primat de la contradiction sur les contraires[13]. Il s'agit alors de penser, de l'idéologie au discours, les figures de la contradiction, c'est-à-dire l'inégal développement et la spécificité de chaque terme de la contradiction d'une part, la présence simultanée de deux propositions opposées d'autre part[14].
C'est alors que Michel Pêcheux précise, au cours de son intervention au colloque de Mexico, les rectifications nécessaires des concepts de formation idéologique et de formation discursive dans les termes suivants[15] :

---

[12] Michel Pêcheux (1975, p. 266) précise qu'en utilisant l'expression « théorie matérialiste du discours », « c'était moins pour délimiter les frontières d'une nouvelle « région » scientifique que pour désigner quelques éléments conceptuels (avant tout celui de formation discursive) qui, jusqu'à ce qu'ils aient été eux-mêmes « rectifiés », peuvent rendre des services aux linguistes matérialistes soucieux de travailler dans le matérialisme historique ».

[13] [Note de l'auteur] « la contradiction réelle est distincte d'une simple opposition réelle, c'est-à-dire des forces extérieures qui agissent en sens contraire, et dont ou peut calculer la résultante, le point d'équilibre […] Elle est un opérateur plus décisif que la praxis (que pourtant elle inclut) », Balibar (1993), p. 100-101.

[14] [Note de l'auteur] Cette ultime formulation de l'usage des énoncés marxistes en analyse de discours a conservé toute son actualité. Voir, sur ce point, *Marx démocrate* (2001), sous la direction d'Etienne Balibar et Gérard Raulet, et plis particulièrement les contributions d'Eustache Kouvélakis et de nous-même.

[15] [Note de l'auteur] les citations qui suivent sont présentes dans l'édition française du texte de Pêcheux (1900, p. 258-259).

- Toute idéologie est divisée, donc « toute formation discursive doit nécessairement être analysée à la fois d'un point de vue de classe et d'un point de vue régional » (le point de vue régional renvoie aux domaines : la religion, la morale, etc.).
- La formation idéologique dominante ne surplombe pas les formations idéologiques dominées de l'extérieur - fausse contradiction, issue d'une vision statique de l'idéologie dominée -, mais les contraint de l'intérieur, Donc nous sommes confronté à « une domination qui se manifeste par l'organisation interne elle-même de l'idéologie dominée ».
- Toute formation discursive se définit par le « rapport interne qu'elle entretient avec son extérieur spécifique ».

Ainsi, la figure initiale du paradoxisme s'avère une fausse contradiction : elle prend tout son sens dans la reconstitution de la base matérialiste d'une théorie du discours[16]. Au départ, l'analyse de discours se donnait comme champ d'études les pratiques discursives au sein d'une formation sociale dans une conjoncture donnée. Les avancées indéniables de Michel Pêcheux permettent désormais une formulation plus précise de l'objet propre à l'analyse de discours. Il s'agit d'analyser le pourquoi et le comment, sous le primat de la contradiction, de l'émergence de processus discursifs, c'est-à-dire de l'apparition ou de la disparition d'énoncés dans un tout complexe à dominante de formations discursives. A la sortie de crise, mise à plat au cours du colloque de Mexico, de nouvelles réflexions se font jour.

III – Idéologie dominante et hégémonie discursive.

1- Sur la notion de stratégie discursive.

Il est apparu que le recours au concept de formation discursive nous démarque de toute problématique, issue de la « théorie » de la communication et centrée sur la figure subjective du sujet-parlant, et nous oriente vers la détermination des effets de sens, là où des formations idéologiques s'articulent à des systèmes de représentation. Une telle position théorique opère le déplacement d'un autre aspect du travail des communicologues, l'étude des stratégies de communication ou stratégies verbales de persuasion.
Prenons l'exemple de la recherche pionnière, en matière de communication politique, de Jean-Marie Cotteret et ses collaborateurs (1976) sur l'étude comparative des discours télévisés de François Mitterrand et Giscard d'Estaing pendant la campagne présidentielle de 1975. Ces chercheurs concluent de leur travail une opposition entre discours thématiques, chargés de sens, privilégiant

[16] [Note de l'auteur] Cette formulation un peu « lourde » sera rapidement remplacée par celle de matérialités discursives (Pêcheux et alii, 1981).

un certain didactisme, plutôt du côté de Mitterrand, et les discours neutres, stratégiques, vides de sens mais efficaces, en l'occurrence avec Giscard. Ils inaugurent ainsi une position de conseiller en communication auprès des hommes de gouvernement, à qui ils dicteraient les stratégies à suivre pour se faire élire et ainsi assurer leur pérennité….

Cependant, il serait erroné d'écarter, du fait d'une telle instrumentalisation de l'analyse de discours, la notion de stratégie, ici prise dans des connotations psychologisantes et des présupposés politiques très contestables. Ainsi la « neutralité » en apparence peut renvoyer à des configurations discursives où le fait de la domination passe par une stratégie de masquage[17].

En d'autres termes, toute formation discursive, en tant que pratique contradictoire inscrite dans des Appareils d'hégémonie hiérarchisés selon une conjoncture déterminée, se constitue à partir des contraintes de ces appareils sous la forme d'un dispositif rhétorique, de codes énonciatifs, de schémas argumentatifs. Trop souvent, l'analyste du discours réduit la formation discursive à un ensemble d'effets de sens, à un jeu de formes expressives détachées des conditions de production et de lecture. C'est dans cette perspective élargie que nous avons présenté, dès 1975, un bilan théorique de notre travail de thèse en cours d'achèvement, sous le titre « Idéologies, discours et conjoncture en 1793 »[18], et autour de la question centrale du jacobinisme, dans la jeune revue marxiste *Dialectiques*. Il est désormais indispensable de désigner le lieu où s'articulent les effets de conjoncture - les effets de sens - et les contraintes propres des appareils hégémoniques - les effets de signification constitutifs d'une formation rhétorique – par le concept de *stratégie discursive*.

Reste que cette avancée « théorique » se suffit actuellement d'un simple supplément méthodologique : aller au-delà des procédures harrissiennes propre à l'analyse d'énoncé, en y additionnant des procédures plus éparses, de l'étude de l'énonciation à l'abord de la rhétorique en passant par la prise en considération des actes de langage[19].

2 – Un nouveau questionnement.

Actuellement, l'analyse de discours nous semble achopper sur trois points :

---

[17] Il en est ainsi dans notre premier travail sur l'idéologie du *Père Duchesne* d'Hébert, publié dans J. Guilhaumou et alii (1974), où se déploie une stratégie de masquage de l'idéologie dominante de la représentation politique, sous couvert d'effets populaires.

[18] [Note de l'auteur] Nous avons significativement conservé le titre de cet article prospectif comme intitulé de la thèse, marquant ainsi l'ancrage fondamental de notre recherche dans le marxisme. Sur ce dernier point, voir notre étude (1996) publié dans *Actuel Marx*.

[19] [Note de l'auteur] Cette remarque critique méritait de plus amples développements. Voir sur ce point notre ouvrage (1994), rédigé de concert avec Denise Maldidier et Régine Robin.

1°- La limitation de la caractérisation des formations discursives dans les seuls termes d'un système de représentation, au risque d'appauvrir la connexion entre faits discursifs et pratiques non-discursives[20].
2°- La tentation de la typologie. En affirmant que l'espèce discursive appartient au genre idéologique, on tend à faire prévaloir une typologie des formations discursives qu'elle soit intra idéologique (discours dominant vs discours dominé) ou intra linguistique (discours didactique vs discours polémique). C'est ainsi que Régine Robin et moi-même (1974), nous avons voulu isoler, dans les corps complexes des discours, des éléments simples tels que discours bourgeois/discours féodal, discours jacobin/discours sans-culotte.
3°- Une vision « totalitaire » de la formation discursive dominante. En privilégiant la mise à jour, dans une conjoncture donnée, des processus discursifs dominants, c'est-à-dire un fait d'extériorité déterminant la cohésion et les positions du tout complexe à dominante des formations discursives, on tend à donner une image unifiée, non-contradiction, uniclassiste du discours politique.

Nous nous permettons alors de poser deux questions :
1°- N'a-t-on pas négligé le point de vue de l'idéologie dominée ? Peut-on se contenter de dire que la domination de l'idéologie dominée est interne à elle-même ? Par quels processus discursifs, l'idéologie des classes subalternes - qui n'est pas une – interpénètre le discursif ?
2°- N'a-t-on pas défini les concepts de formation idéologique et de formation discursive de façon restrictive ? Peut-on se contenter de concevoir la formation discursive comme un simple relais de la formation idéologique, elle-même emboîtée dans la formation sociale ?
3°-Il est donc à craindre que les procédures actuelles de constitution des corpus, centrées sur les discours au pouvoir, ne neutralisent les lieux d'émergence des « idéologies de la révolte »[21]. De fait, au terme de l'analyse d'énoncé, les effets de mise en scène, tout comme les effets de lecture, sont unilatéralement rapportés aux positions de la classe dominante. Ne faut-il donc pas envisager les effets narratifs de déplacement/transformation des limites internes/externes des Appareils d'hégémonie ?
Certes le travail d'extraction des processus discursifs dominants est une nécessité politique. L'analyse de discours peut jouer son rôle dans la prise de parti. Elle peut et doit tracer, sur le terrain du discours politique, des lignes de démarcation. Ainsi, il nous est apparu utile de démarquer l'analyse de discours d'une extériorité régressive, le schéma informationnelle de la communication, et

[20] [Note de l'auteur] Le problème de la connexion empirique entre la réalité et le discours est devenu fondamental, au début de ce troisième millénaire, pour comprendre le devenir de l'analyse de discours. Voir notre publication électronique (2001a) sur ce critère méthodologique majeur.

[21] Voir sur ce point la revue *Révoltes logiques*, autour du marxiste Jacques Rancière.

d'une intériorité positiviste, l'argumentaire linéaire d'un historicisme appauvri. Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?

3 – Perspectives

De notre point de vue, l'analyse de discours a vocation heuristique si l'on admet qu'il faut penser les éléments conceptuels qui la constituent, non pas en terme d'unités structurelles, mais en tant que catégories stratégiques à vocation interprétative.
C'est là où intervient la problématique gramscienne de l'Etat comme Appareil d'hégémonie (Buci-Glucksmann, 1975)[22]. Pour ce marxiste italien, la question des intellectuels est intimement liée à celle de l'Etat : les processus d'élaboration des élites intellectuelles sont organiquement rapportés aux modalités de constitution des formes hégémoniques, par « effet de traduction » de la domination du pouvoir d'Etat dans la société civile. Ainsi un appareil d'hégémonie n'est pas seulement un appareil de reproduction/transformation de l'idéologie dominante. En effet la disposition complexe et mouvante de la « totalité hégémonique » s'articule tout autant sur une base historique – les forces sociales engagées dans une stratégie d'alliance – que sur le bloc au pouvoir – l'alliance des fractions de la classe dominante –. La direction/hégémonie impulsée par la société politique vers la société civile n'est pas le calque de la position dominante de la fraction bourgeoise hégémonique.
Sur cette base théorique, nous pouvons alors contester la tendance récente des sociolinguistes marxistes présents à Mexico à éluder la dimension historiciste de la réflexion de Gramsci sur l'intellectuel collectif en position hégémonique, au profit d'un repli de l'historique sur le social : une fois de plus, ces chercheurs présupposent l'existence d'un groupe social antérieurement au discours qu'il engendre.
De Gramsci, nous retenons alors, au-delà de la thématique sociolinguistique d'un discours tenu pour l'hégémonie par un intellectuel collectif, la capacité de l'approche marxiste à élaborer des catégories stratégiques traduisant l'historicité de formes hégémoniques déterminées. Nous pouvons alors poser, en analyse de discours, le problème des formes historico-politiques de l'hégémonie discursive dans une conjoncture donnée. Par hégémonie discursive, nous entendons désormais un lieu stratégique où circulent des narrations « actives », donc

[22] [Note de l'auteur] Au moment de cette ultime réflexion, nous entamions la lecture en italien de la nouvelle édition critique des manuscrits de Gramsci (Einaudi, 1975), ce qui nous a permis par la suite d'élargir notre perspective « gramscienne », comme le montre notre étude de 1979 sur « Hégémonie et jacobinisme dans les 'Cahiers de prison' ».

éparses et contradictoires, par un processus permanent de construction/déconstruction de la matérialité discursive[23].
Enfin, au terme de ce parcours critique, et d'une lecture, certes succincte, de la « crise » de l'analyse de discours, il convient de souligner une grave insuffisance des recherches concrètes en analyse de discours : l'absence de prise en compte des traces de l'idéologie des classes subalternes au sein des formations discursives. C'est encore Gramsci qui marque l'urgence d'un tel problème :
« Critères méthodologiques ; l'histoire des groupes sociaux subalternes est nécessairement fragmentée et épisodique […] Les groupes sociaux subalternes subissent toujours l'initiative des groupes dominants, même quand ils se rebellent et se soulèvent : seule la victoire « permanente » brise, et pas immédiatement la subordination […] Toute trace d'initiative autonome de la part des groupes subalternes devait donc être d'une valeur inestimable pour l'historien intégral ; il résulte de cela qu'une telle histoire ne peut être traitée que par monographies, et que chaque monographie demande une somme considérable de matériaux souvent difficiles à rassembler » (1975, III, p. 2283-2284)[24].

Note terminale

En concluant ce texte par une citation de Gramsci, nous mettons en place des critères méthodologiques en analyse de discours qui ne relèvent plus du simple fait de la technicité linguistique. Ces critères ont fortement marqué nos recherches post-doctorales, qui, après la collecte d'un matériau d'archive particulièrement abondant et dispersé dans les Archives nationales et départementales, concernent la formation et la circulation des mots d'ordre à Paris et à Marseille pendant la Révolution française, et leur rôle dans la constitution du mouvement populaire sous l'égide de porte-parole jacobins. Ces matériaux ont d'abord été configurés dans une série de monographies lexicales, et plus amplement discursives ; puis il s'est avéré possible d'en présenter une synthèse (1998).
Michel Pêcheux est toujours aussi présent dans cette nouvelle configuration de l'analyse de discours : sur la base de son texte-manifeste « Lire l'archive aujourd'hui », il dirige, en 1982-1983, un projet de recherche « Analyse de discours et lectures d'archive » (ADELA) au sein duquel nous co-animons, avec le sociologue Bernard Conein, le secteur « Archive socio-historique ». Cependant la notion de formation discursive disparaît de ses écrits, ainsi que des nôtres d'ailleurs : il s'agissait alors « d'affaiblir » la part « structurale » des

[23] [Note de l'auteur] C'est de fait un des éléments de la position que le collectif sur les matérialités discursives (Pêcheux et alii, 1981) développera par la suite, y compris dans notre étude sur une stratégie de résistance de l'intérieur du discours communiste, présenté de concert avec Denise Maldidier.

[24] [Note de l'auteur] Nous avons substitué à notre traduction initiale la traduction publiée ultérieurement dans l'édition française des Cahiers de Prison chez Gallimard (tome 5, 1991, p. 309)

concepts, comme le remarque justement Denise Maldidier (1990, 87), pour pouvoir continuer à travailler en analyse de discours dans les nouvelles conditions mises en place par la problématisation de la lecture d'archives. Certes, la question du concept est toujours présente. Mais elle relève désormais d'un mouvement de transvaluation d'un sujet théorique à un sujet empirique co-présents aux valeurs universelles d'émancipation. Michel Pêcheux parle alors de « la délocalisation tendantielle du sujet énonciateur (monarque, représentant, porte-parole, etc.) » en référence au « corps socio-historique de traces » constituant un espace de mémoire, nouvelle formulation du concept maintenu d'interdiscours par sa transvaluation au sein d' « espaces discursifs non-stabilisés logiquement » (1990, 286-287).

Dans une page de travail, reproduite dans l'édition de ses travaux (1990, 93), Michel Pêcheux associe alors au réseau des questions-problèmes en matière de lectures d'archive la réalité discursive des *notions-concepts*, expression actuellement centrale en histoire linguistique des usages conceptuels (Guilhaumou, Monnier, 2003). La générosité intellectuelle de l'œuvre de Michel Pêcheux demeure donc toujours aussi active aujourd'hui (juillet 2003).

Références bibliographiques

Althusser Louis (1969), *Lénine et la philosophie*, Paris, Maspero.

Althusser Louis (1970), « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat », *La Pensée*, juin.

Balibar Etienne (1993), *La philosophie de Marx*, Paris, La Découverte.

Balibar Etienne, Raulet Gérard (2001), *Marx démocrate. Le Manuscrit de 1843*, Paris, PUF.

Buci-Glucksmann (1975), *Gramsci et l'Etat*, Paris, Fayard.

Charaudeau Patrick, Maingueneau Dominique (2002), *Dictionnaire de l'analyse de discours*, Paris, Seuil.

Cotteret Pierre et alii (1976), *Giscard-Mitterrand : 54.774 mots pour convaincre*, Paris, PUF.

Désirat Claude, Hordé Tristan (1977), « Formation des discours pédagogiques », *Langages*, 45.

Faye Jean-Pierre (1972), *Langages totalitaires*, Paris, Hermann.

Foucault Michel (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

Gardin Bernard, Marcellesi Jean-Baptiste (1980), *Sociolinguistique. Approches, théories, pratiques*, Paris, PUF.

Gramsci Antonio (1975), *Quaderni del carcere*, trois volumes, Milan, Einaudi.

Guilhaumou Jacques (1975), « Idéologies, discours et conjoncture en 1793. Quelques réflexions sur le jacobinisme », *Dialectiques,* N° 10-11. [traduit en

espagnol dans *Estudios sobre la Revolucion francesca y el final del antiguo regimen,* Madrid, Akal/Universitaria, 1980]
Guilhaumou Jacques (1978), "Sur les discours politiques contemporains : orientations actuelles en analyse du discours",*Cahiers de l'Institut Maurice Thorez,* N° 28.
Guilhaumou Jacques (1979), "Hégémonie et jacobinisme dans les Cahiers de prison de Gramsci", *Cahiers d'histoire de l''Institut Maurice Thorez, ,* N° 32-33, 1979.
Guilhaumou Jacques (1996), "Révolution française et tradition marxiste: une volonté de refondation", *Actuel Marx* N°20 [la traduction espagnole, « Revolucion Francesa y tradicion marxista : una voluntad de refondacion », est disponible sur le site http : //www.espaimarx.org]
Guilhaumou Jacques (1998), *L'avènement des porte-parole de la République (1789-1792)*, Presses Universitaires de Septentrion.
Guilhaumou Jacques (2000), « De l'histoire des concepts à l'histoire linguistique des usages conceptuels », *Genèses*, 38.
Guilhaumou Jacques (2001a), « La connexion empirique entre la réalité et le discours. Sieyès et l'ordre de la langue » [article disponible sur le site http : //www.marges-linguistiques.com],*marges-linguistiques.com*, revue électronique, N°1, juin 2001.
Guilhaumou Jacques (2001b), « La langue politique et la Révolution française. Autour de Renée Balibar », *L'institution des langues*, S. Branca éd., Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme.
Guilhaumou Jacques (2002), « Le corpus en analyse de discours. Perspective historique », *Corpus*, n°1.
Guilhaumou Jacques, Maldidier Denise, Prost Antoine, Robin Régine (1974), *Langage et idéologies. Le discours comme objet de l'histoire*, Paris, Editions ouvrières.
Guilhaumou Jacques, Maldidier Denise (1979), en collaboration avec Maldidier Denise, "Courte critique pour une longue histoire. L'analyse du discours ou les (mal)leurres de l'analogie", *Dialectiques*, N° 26.
Guilhaumou Jacques, Maldidier Denise, Prost Antoine, Robin Régine (1974), *Langage et idéologies. Le discours comme objet de l'histoire*, Paris, Les Editions ouvrières.
Guilhaumou Jacques, Maldidier Denise, Robin Régine (1994), *Discours et archive*, Liège, Mardaga.
Guilhaumou Jacques, Monnier Raymonde éd. (2003), *Des notions-concepts en Révolution*, Paris, Société des études robespierristes.
Haroche Claudine, Henry Pierre, Pêcheux Michel (1971) « La sémantique et la coupure sausurienne : langue, langage, discours », *Langages*, 24.
Harris Zellig S. (1952), « Discourse analysis » *Language*, v. 28, traduit dans *Langages*, 13, 1969.
Kuentz Pierre (1977), « Le linguiste et le discours », *Langages*, 45.

Maldidier Denise (1990), « Relire Michel Pêcheux aujourd'hui », *L'inquiétude du discours*, textes choisis et présentés de Michel Pêcheux, Paris, Editions des Cendres.
Pêcheux et alii (1981), *Matérialités discursives*, Presses Universitaires de Lille.
Pêcheux Michel (1975), *Les vérités de la palice*, Paris, Maspero.
Pêcheux Michel (1990), *L'inquiétude du discours*, textes choisis et présentés par Denise Maldidier, Paris, Editions des Cendres.
Robin Régine (1973), *Histoire et linguistique*, Paris, Armand Colin.
Saussure Ferdinand de (2003), *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
Skinner Quentin (2002), *Visions of Politics*, volume 1, *Regarding Method*, Cambridge University Press.
Toledo Mario Monteforte ed. (1981), *El discurso politico*, Editorial Nueva Imagen, Mexico.